

Flaon - l'étape (Borges) 5 août 1896.

Bon bon cher ami,

Installé depuis deux jours à la
campagne, et commençant à savourer
les douceurs de la vie simple, au
milieu d'une nature dont la
familiarité me rend le charme plus
intime, j'apprécie très-personnellement,
j'y vois avec tout le bonheur que
vous éprouvez aujourd'hui même à
boucher vos malles pour fuir loin des
soucis du métier, rejoindre les rochers
et l'herbe les entraîne vers la montagne,
dont le voisinage vous permettra la
retempé si nécessaire à la santé
du corps et au rajeunissement des
pensées. En même temps vous allez
échapper à l'atmosphère enrouante
et déprimante que les semées

événements arrivent créés autour
de vous à Paris. Cela est, je crois,
encore plus éventuel pour vous et
pour tous ceux qui ont subi le choc
ou le contre-choc de ces descriptions.
Les sentiments amers, qu'elles ont
excités, s'atténuent; j'en ai la
persuasion par l'effet de l'éloigne-
ment, du calme, de la dilatation
de ce qui produit l'élargissement
des horizons. Et j'espère fermement
pour vous que la rentrée se fera
sous l'impression d'un énergique
Iursum corda, qui dissipera les
nuages présents et vous assurera
l'avenir. A ce moment, d'ailleurs,
vous savez bien près du terme de
cet heureux équipement de famille,
que vous attendez, et qui fera passer
à l'arrière-plan toutes les petites
déconvenues du passé; pour ne laisser
place qu'à la joie et à l'espoir.

Tout ceci me paraît tellement certain
que je tiens à vous le dire en toute
sincérité; après avoir constaté
comme la situation récente vous causait
de peine profonde et de sollicitude morale
intense. Mais heureusement, vous avez
du ressort pour plusieurs, et
votre influence contribuera, la
première, à arrêter les résolutions précipitées.

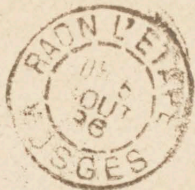
C'est ce que je me disais en
vous quittant l'autre soir; et me
représentant la place que vous allez
se prendre en si peu de temps
à la Faculté de Paris. Et l'estime
affetueuse dont vous êtes entouré
vos collègues dans un milieu
sceptique et indifférent, je songeais
que la Providence vous avait appelé
là au bon moment, et que, sans vous,
présent ~~et~~ pour adoucir certaines choses
l'avenir serait exposé à des découragements
que vous savez empêcher. C'est là le
bon côté de votre fixation à Paris; et
ce rôle difficile, vous l'êtes merveilleusement
apte à le remplir.

Je suis que mon chandou. M. n. fait faire est mes dans une soirée de
Mlle. une première fois de cette chose, qui se répète, à la fin de l'année.

Il m'a été très agréable d'importer
de Paris cette corniche, à la suite
des quelques jours que vous m'y
avez fait passer si agréablement.
Vous m'avez accueilli avec une
cordialité qui me touche au delà
de ce que je puis dire et je
vous en garde une vive reconnaissance.
Ça m'a été à vous, ce que je considérais
un peu comme un coiffeur, s'est
transformé en un fort agréable
prélude de vacances; et je mets
au premier rang des souvenirs, que
me laisse cette semaine de vacances,
celui d'avoir mieux que jamais
goûté votre intimité. Cela était bon,
après avoir été séparé de vous si
brusquement, voilà plus de dix-huit
mois, et après avoir dû accepter
peu à peu la pensée de la séparation.
Adieu mon oncle et du fond du cœur,
transmettez mes remerciements à Madame
Lambille, je vous prie avec mes souvenirs
les plus respectueux que j'adresse également
à votre famille de Beaune. Je vous
reste profondément et cordialement attaché.

François Geny

7
1111



Monsieur Raymond Saleilles
Professeur à l'Université de Paris

Ligny

près Beaune

Côte-d'Or.

BEAUNE
7^h 6
AOUT
96
COTE D'OR

BEAUNE
7
AOUT
96
COTE D'OR